Quand l'interdisciplinarité est un « état d'esprit » critique et heuristique

From the infra-conceptual to date with focalized of Relevance

Roselyne Koren

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/418>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.418

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 159-170

ISBN : 978-2-8143-0056-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Roselyne Koren, « Quand l'interdisciplinarité est un « état d'esprit » critique et heuristique », *Questions de communication* [En ligne], 18 | 2010, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 20 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/418> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.418

> ÉCHANGES

ROSELYNE KOREN

Analysis of discourse argumentation rhetoric

Université Bar-Ilan, Ramat Gan (Israël)

korenr1@mail.biu.ac.il

QUAND L'INTERDISCIPLINARITÉ EST UN « ÉTAT D'ESPRIT » CRITIQUE ET HEURISTIQUE

Résumé. — La décision d'ancrer ses recherches dans l'observation et l'analyse du système du discours confronte le chercheur en sciences du langage à la complexité de son objet. Il peut en déduire que la rigueur scientifique lui intime de se limiter à un angle d'attaque précis et donc d'exclure les autres constituants de son champ, mais il peut aussi considérer que cette même rigueur lui intime d'intégrer des notions et des interprétations empruntées à d'autres disciplines en dépit du fait que le choix de ces dernières est toujours subjectif. On abondera donc ici dans le sens de l'« interdisciplinarité focalisée » théorisée par Patrick Charaudeau et on justifiera cette prise de position en recourant à l'analyse de trois exemples types où des interactions interdisciplinaires ont d'ores et déjà fait leurs preuves.

Mots clés. — Interdisciplinarité, épistémologie, subjectivité, sujet, jugements de valeur, air de famille.

Le but de cette contribution n'est pas de contester la théorisation effectuée par Patrick Charaudeau (2010) dans « Pour une interdisciplinarité « focalisée » dans les sciences humaines et sociales », mais d'en confirmer la pertinence et la validité. On prendra donc position ici, contrairement aux lois du genre de la controverse scientifique, en faveur de la thèse défendue par Patrick Charaudeau et cela non pas par esprit de corps (l'auteur de ces lignes est aussi analyste du discours), mais par réelle conviction. On considérera avec Patrick Charaudeau (2010 : 220) que l'interdisciplinarité n'est pas « modèle » préétabli ni une posture à la mode, mais un « état d'esprit », une démarche qui a l'autocritique et la prise de conscience de ses propres limites épistémologiques pour enjeu. Dans un premier temps, on soulignera donc les points forts de la définition du concept proposée dans le texte de base et on proposera ensuite trois exemples dont l'analyse détaillée tentera de démontrer que l'enfermement « monodisciplinaire » peut avoir pour conséquence la réduction de questions fondamentales au statut d'impensé ou le renoncement, et même le refus de voir et de savoir en quoi les recherches effectuées dans des disciplines voisines peuvent confirmer et ainsi renforcer la légitimité et la validité de conclusions déduites d'un cadre théorique monodisciplinaire.

De quelques points théoriques cruciaux

On ne rendra pas compte ici de la totalité des étapes de l'argumentaire de l'auteur; on se contentera de souligner les points nécessaires à l'interprétation d'exemples types concernant essentiellement la « confrontation » et l'« articulation » (Charaudeau, 2010 : 219) de cadres théoriques et méthodologiques mis en œuvre dans l'analyse du discours et la rhétorique argumentative ou l'analyse du discours, les sciences politiques et les sciences de la communication électronique. La notion d'interdisciplinarité est opposée par Patrick Charaudeau à celles de « pluridisciplinarité », de « transdisciplinarité », de « multidisciplinarité » et d'« études monodisciplinaires ». On peut considérer que « pluridisciplinarité »¹ est une des conditions de possibilité de l'interdisciplinarité si la confrontation des disciplines autour d'un objet commun conduit à des réajustements épistémologiques interdisciplinaires. Il existe de nombreux points communs entre la théorisation effectuée par l'auteur et la conception de l'interdisciplinarité

¹ Ainsi lit-on dans l'appel à communications du colloque « Approches pluridisciplinaires des discours sur l'École en Seine Saint-Denis », organisé par les laboratoires CEDITEC (Université Paris Est-Créteil) et CIRCEFT (Universités Paris 8 et Paris Est-Créteil) et par l'IUFM de l'académie de Créteil (Université Paris Est-Créteil), que « les démarches méthodologiques variées seront les bienvenues » et que « l'analyse du discours, dans sa dimension interdisciplinaire, privilégiera la diversité des méthodes et des types de savoir; le dialogue épistémologique entre différentes tendances de recherche, sur la base d'un postulat fondateur partagé qu'il n'existe pas d'immédiateté, ni d'univocité du sens ». La pluridisciplinarité débouche ainsi sur l'interdisciplinarité dès lors que l'on passe de la juxtaposition à la recherche de convergences et à l'interaction pouvant entraîner des amendements.

défendue par Josiane Boutet et Dominique Maingueneau dans la 114^e livraison de *Langage & Société* intitulé « Approches interdisciplinaires des pratiques langagières et discursives ». En effet, ces deux chercheurs insistent et dans la « Présentation » (Boutet, Maingueneau, 2005 : 9-13) et dans un article commun, « Sociolinguistique et analyse de discours : façons de dire, façons de faire » (*ibid.* : 15-47), non pas sur la juxtaposition de leurs disciplines respectives, mais sur la nécessité de réfléchir sur leurs « relations » (*ibid.* : 10) ; il ne s'agit pas de se contenter de prôner l'interdisciplinarité ou de la revendiquer, mais d'explorer une « interdisciplinarité en actes et en pratiques » (*ibid.* : 31). La livraison a pour fin de décrire un travail interdisciplinaire d'ores et déjà mis en œuvre et de renforcer, de ce fait, l'ouverture des frontières académiques (*ibid.*), l'établissement des « conditions de possibilité d'une interface entre les méthodes » (*ibid.* : 11). Ils signalent ainsi, entre autres données, qu'il existe dans l'étude des interactions verbales un manque épistémologique à combler : la délimitation des unités interactionnelles et leur comptage, manque que la sociolinguistique pourrait contribuer à remplir (*ibid.*). Le décroisement disciplinaire pourrait contribuer considérablement à sortir des « impasses dans la construction des interprétations » (*ibid.* : 12). C'est en fait l'hétérogénéité² constitutive du langage où « langage, discours et société se co-construisent » (*ibid.* : 12 ; 23) qui justifie ce décroisement et non pas un *a priori* épistémologique. Il y aurait, affirment les deux auteurs, des concepts à créer dans ces « nouveaux territoires » (*ibid.* : 13) où se croisent sciences du langage, histoire, sociologie et anthropologie. Enfin, ceci conduirait nécessairement à la problématisation de l'éthique du chercheur, confronté à la subjectivité³ de ses choix et donc à la nécessité d'exercer une réelle distance critique à l'égard de ses propres cadres théoriques et méthodologiques afin de problématiser la finalité intellectuelle de ses pratiques (*ibid.* : 13). Ce n'est donc pas le droit à la certitude et à la rigueur disciplinaires qui est mis en question, mais le risque de positionnements dogmatiques (*ibid.* : 13) qu'elle fait courir aux tenants d'une théorie, qui peuvent trouver dans la pratique de l'interdisciplinarité des voies menant à une co-construction bénéfique et ouverte des problématiques, impliquant « un profond remaniement des concepts et des

² Voir un argumentaire similaire où C. Kerbrat-Orecchioni (2005 : 22) défend la thèse de la légitimité de « l'éclectisme » théorique dicté par la complexité du système du langage : « Le discours-en-interaction est un objet complexe, comportant différents niveaux, plans ou modules. Pour en rendre compte de façon satisfaisante, on doit donc se bricoler une boîte à outils diversifiée, plutôt que de s'enfermer dans un modèle dont l'opérativité se limite à certains niveaux seulement, au risque de se rendre aveugle aux autres aspects du fonctionnement de l'interaction. En d'autres termes, il s'agit de revendiquer l'éclectisme ou le syncrétisme méthodologiques, c'est-à-dire le recours contrôlé à des approches différentes mais complémentaires ; le butinage théorique pourrait donc être perçu comme une autre forme de respect envers la complexité des données ».

³ Voir à ce sujet ce que P. Charaudeau (2010 : 214) écrit dans le cadre de la définition de l'interprétation « externe » : « Le mouvement est ici de mise en regard, de corrélation, mouvement dont la pertinence est dépendante des choix du sujet analysant, en quoi ce travail interprétatif est d'ordre subjectif » et J. Boutet et D. Maingueneau (2005 : 22) où les deux auteurs problématisent la question des « objets préférentiels ». Voir aussi C. Kerbrat-Orecchioni (2005 : 5) : « Dans ce domaine comme en tant d'autres, les choix individuels sont affaire de goût et d'histoire personnelle ».

méthodes » (*ibid.* : 32; 36-37) et donc la « reconfiguration du savoir » (*ibid.* : 39) en sciences humaines et sociales. La théorisation de Patrick Charaudeau est ancrée de même délibérément dans l'observation des pratiques scientifiques de chercheurs qui se sont d'ores et déjà livrés à un remaniement de leurs méthodes et de leurs cadres théoriques – chercheurs dont il fait partie – sous l'influence d'autres disciplines. Ce type d'observation ne saurait en aucun cas être remplacé par un examen de disciplines juxtaposées qui se contenterait de dresser un constat d'interconnexions ni par l'évocation de la « navigation » de penseurs ou de chercheurs comme Roland Barthes, Michel Foucault ou Edgar Morin entre différentes disciplines, navigation qui est certes pratiquée, mais pas théorisée. En effet, il faudrait que ce constat débouche sur « de véritables connexions entre concepts, outils d'analyse et modes d'interprétation de différentes disciplines » (Charaudeau, 2010 : 200) et sur des problématisations constituant un « cadre de questionnement » (*ibid.* : 204) commun. La mise en regard entre deux – et seulement deux – disciplines affirme l'auteur, conduira donc à analyser un phénomène d'« articulation autour de notions » (*ibid.* : 205) comme celles de « sujet » et de « représentation », mais aussi autour « d'outils transversaux » comme « l'informatique ou le calcul statistique » (*ibid.* : 210) et du « recours à d'autres disciplines à des fins d'interprétation » (*ibid.* : 205). Quant à ces fins, Patrick Charaudeau (*ibid.* : 213-214) distingue deux types d'interprétation : les types « interne » et « externe ». On présentera ci-dessous, dans les études de cas confirmant la validité de son travail de théorisation, un phénomène d'interprétation externe où les résultats de la mise en œuvre d'une discipline – l'analyse discursive de la rhétorique médiatique de « conversationalisation » de l'écriture – seront confrontés à ceux d'autres disciplines – la science politique et les sciences de la communication électronique traitant le même objet et ayant comme la précédente la « mise en évidence » de « ce qui est caché » (*ibid.* : 214) pour enjeu.

La « conversationalisation » dans tous ses états...

On explorera l'orientation donnée à un concept commun : la « conversationalisation » de la rhétorique écrite par des chercheurs en analyse critique du discours, en science politique et en communication numérique. Ce phénomène réfère à ce qui est perçu comme de l'« écrit oralisé », genre que Norman Fairclough (1994 : 255) qualifie d'« hybride » et qui est apte à introduire directement tout locuteur dans la sphère égalitariste des interactions verbales de la Toile. La conversationalisation est définie par Norman Fairclough (1994 : 254; 261) comme « *the modeling of public discourse upon the discursive practices of ordinary life* »⁴; ce type de « modelage » serait lié à des changements culturels

⁴ Traduction de l'auteur : « Le modelage du discours public sur les pratiques discursives de la vie ordinaire ».

contemporains telles les mutations de l'individualisme et du rapport à soi-même. La conversationalisation à l'œuvre dans les médias antérieurs, à la radio, dans les journaux télévisés et même dans quelques rubriques de l'écriture de presse voit sa puissance décuplée par les technologies interactives de la Toile. Le politologue Pierre Rosanvallon (2006 : 73) voit ainsi « dans le social que crée Internet », « pure circulation, interaction libre, succession de rendez-vous ponctuels, possibilité ouverte de branchements arborescents ». La conversationalisation y constitue, à ses yeux, une nouvelle forme sociale à part entière « en même temps qu'une véritable forme politique » (*ibid.*). « Forme sociale » parce que la Toile « concourt sur des modes inédits à la constitution de communautés », « forme politique » parce qu'elle s'est approprié les pouvoirs démocratiques de vigilance, dénonciation et notation (*ibid.* : 72-73 ; 75). En fait, il s'agit pour ce type de discours hétérogène de s'approprier quelques-unes des qualités majeures de la conversation : plasticité, registre informel, décontraction – aucune règle n'y contraindrait les interlocuteurs à aboutir à une prise de position claire, nette et conclusive ni à donner la primauté à un point de vue fédérateur ; autres qualités exploitées et intégrées également dans la plupart des cas : le partage égalitariste des tours de parole et les apparences d'intimité propices à la prise de parole participative. Le cybercitoyen dit « ordinaire » se lance de ce fait plus aisément dans la discussion politique et pourra y vérifier la validité de ses opinions et/ou y roder ses arguments sans redouter d'être manipulé ou assujéti par une quelconque instance institutionnelle. Ce phénomène est étroitement lié à la problématique du « retour du sujet » évoquée par Patrick Charaudeau⁵ ; toutefois, il ne s'agit plus d'un sujet assujéti au déjà-pensé et au déjà-dit, sommé de dissimuler ses prises de position derrière des apparences d'objectivité, mais d'un « individu connecté »⁶, décomplexé qui affiche sa subjectivité et par subjectivité j'entends : revalorisation et primauté du point de vue subjectif, affichage déculpabilisé d'une opinion personnelle, prise de position critique argumentée ou non, évaluation axiologique assumée explicitement, mais aussi – et c'est dans l'ordre des choses : comment dissocier l'énonciation du « je » de celle du « tu » ? – intersubjectivité soit changement de nature du rapport à l'autre considéré comme un *alter ego* et non plus comme un contre-modèle dominé par l'énonciateur. Ce qui est frappant dans cet écrit oralisé, affirme Mathieu Chaput (2008 : 94), c'est « le recours à l'expérience personnelle qui prédominerait comme principal mode de justification dans la discussion politique en ligne. Les participants s'expriment alors en leur propre nom plutôt que comme porte-parole de groupes déjà constitués » ; il y a donc rupture, *via* la conversationalisation, avec un discours institutionnel figé et l'« énonciation politique qui s'accomplit généralement à travers la représentation et la délégation, autrement dit par le fait de parler au nom des autres ». L'analyste critique du discours, Norman Fairclough, le politologue, Pierre Rosanvallon et les auteurs de la 150^e livraison de *Réseaux*,

⁵ On lira ainsi avec profit la présentation synthétique proposée par l'auteur (Charaudeau, 2010 : 205).

⁶ J'emprunte cette qualification à P. Flichy (2004).

« Parler politique en ligne », confirment l'importance de ce type de scénographie perçu comme un phénomène étroitement lié aux transformations actuelles du politique. Norman Fairclough (1994 : 261) avait d'ailleurs prévu cette orientation de la fonction d'Internet en ces termes : « *Conversationalization is also a pervasive feature of politics in its contemporary mediatized forms* »⁷; les spécialistes du système de la Toile la considèrent comme un mode d'interaction où des techniques de communication révolutionnaires ont notamment pour conséquence de créer un conflit de légitimité entre anciens et nouveaux médias : un des enjeux majeurs de ces derniers serait ainsi la critique systématique de la conception adverse précédente de l'information; Pierre Rosanvallon, quant à lui, insiste enfin – science politique oblige – sur les risques que la démocratie participative fait courir à la démocratie représentative. Il y aurait lieu de redouter ainsi que la fragmentation de l'« individualisme connecté » ne nuise considérablement à la régulation de l'un des enjeux fondationnels du politique et de toute démocratie : le bien commun. Bref, si le rôle central joué par la notion de conversationalisation est confirmé par les trois disciplines et si elles soulignent toutes les trois les conséquences politiques, culturelles et sociales du phénomène, l'interprétation diverge dans le cas de la détermination des enjeux, qui reste descriptive dans le cas de l'analyse critique du discours et de la communication numérique, mais prend position en termes éthiques dans celui des sciences politiques. Seul le politologue Pierre Rosanvallon problématise les tenants et aboutissants d'une technique qui dispense les cybercitoyens de la nécessité de trancher et d'agir en vue du bien commun et émet des réserves sur la validité d'un mode de délibération qui n'est pas relié à l'action et risque de devenir une fin en soi.

L'interprétation interdisciplinaire au prisme de la notion d'« air de famille »

On tentera de confirmer la pertinence de l'hypothèse selon laquelle la référence à la notion d'« air de famille » serait liée au postulat d'« hétérogénéité » du langage, évoqué par Josiane Boutet et Dominique Maingueneau (2005 : 23) et on mettra l'accent de ce fait sur le flou sémantique qui instille du jeu dans le discours et ses interprétations et peut en cas de conflit et de désaccord constituer la condition de possibilité de la négociation sociale et/ou politique d'un consensus partiel. Ainsi les deux auteurs considèrent-ils que le partage par des spécialistes d'analyse du discours, de sociolinguistique et d'analyse de la conversation d'un « certain nombre de postulats et de ressources conceptuelles et méthodologiques » peut être considéré comme motivé par une ressemblance approximative qui tient plus d'un « air de famille » que d'une similitude catégorisable (*ibid.* : 21). Ce que revendiquent ici ces chercheurs, c'est le droit

⁷ Traduction de l'auteur : « La conversationalisation, dans ses formes médiatisées contemporaines, est aussi un trait distinctif envahissant du politique ».

d'accorder à des lieux discursifs ou théoriques de recoupement et d'interaction marginaux, partiels ou imprécis, une pertinence et une utilité qui ne seraient pas annulées par cette marginalité, ce caractère partiel et/ou cette imprécision. Le concept philosophique wittgensteinien d'« air de famille » ne devrait donc pas son pouvoir fédérateur à des valeurs sûres comme la centralité ou l'appartenance évidente à une catégorie dûment identifiée mais à un type de décentrement⁸ ancré dans l'observation du système du langage : l'air de famille ne résulterait pas nécessairement d'une similitude rigoureuse fondamentale, il pourrait tenir à un trait ponctuel périphérique. En l'occurrence, la centralité, la précision et le périphérique ou l'approximatif ne doivent donc pas être considérés comme des notions impliquant un jugement normatif, mais comme des notions descriptives. Patrick Charaudeau (2010 : 216) réfère à cette notion afin d'évoquer l'interdisciplinarité du recours à la notion wittgensteinienne de « grammaire », mais on pourrait déduire de l'usage qui est fait de cette notion dans les articles de la livraison de *Langage & Société*, dans celui de Patrick Charaudeau, mais aussi, comme on le verra ci-dessous, dans les travaux du sociologue Raymond Boudon tentant de théoriser la notion de rationalité, qu'« air de famille » pourrait servir de qualification générique aux divers aspects de la notion d'interdisciplinarité focalisée recensés par Patrick Charaudeau. En effet, Raymond Boudon (1995 : 527) considère la notion de rationalité comme « indéfinissable et cependant indispensable ». Il propose de la considérer comme un « terme polythétique » (*ibid.* : 534) et par cette qualification il entend : « Comme on le sait depuis Wittgenstein », un type de notion qui ne réfère pas à des « objets liés entre eux par des relations de ressemblance transitives ». « Un fauteuil ressemble à une chaise, une chaise ressemble à un tabouret, un fauteuil ressemble à un tabouret : ces trois types d'objets sont des sièges » et des « mots génériques » faisant « le bonheur des auteurs de dictionnaires ». Il est toutefois difficile et même souvent impossible, ajoute-t-il, « de vouloir définir de cette manière des objets plus complexes » comme « religion » ou « science », que l'on ne peut faire entrer de force dans aucune définition et qui incitent à reconnaître qu'il existe « un second type de mots » où « la relation de ressemblance entre les ensembles d'objets couverts par une notion est non transitive, plus précisément non nécessairement transitive » : « Il arrive que le fils ressemble à sa mère, que la mère ressemble à sa propre mère, mais que le petit-fils ne ressemble pas à sa grand-mère » (*ibid.* : 535). Ce qu'il y a donc de commun entre tous les éléments réunis par le mot « science » n'a donc pas la forme d'un attribut : il est impossible de tenter de débusquer un tel attribut « qui permettrait de la distinguer de la non-science, comme on distingue une chaise d'un tabouret » (*ibid.* : 537). Si le propre des termes polythétiques est donc de ne pas posséder de définition conventionnelle c'est, affirme Raymond Boudon, qu'il n'en existe pas dans leur cas. On peut donc en déduire que lorsque deux polémiqueurs affichent respectivement une posture

⁸ En fait, il existe le même type de rapport entre une épistémologie strictement monodisciplinaire et l'ouverture partielle à une interdisciplinarité « focalisée » qui ne remet pas le noyau dur des cadres théorique et méthodologique en question.

d'homme rationnel, mais se qualifient réciproquement d'irrationnel, ce n'est pas parce qu'ils détiennent la définition ultime du concept de rationalité, mais parce qu'il y a un « air de famille entre les comportements ainsi qualifiés de rationnels ou d'irrationnels », air de famille qui peut être décrit par « une clause de type X avait des raisons de croire (de faire) Y, car... », ou par une clause de type « X n'avait pas de raisons de croire (de faire) Y, mais... » (*ibid.* : 540-541). Ce qui justifie alors l'accusation d'irrationalité, c'est la dénégation de la validité des justifications avancées par l'adversaire pour légitimer son point de vue soit l'accusation de gratuité et/ou de folie. Toujours au nom d'un état d'esprit interdisciplinaire « focalisé », on ajoutera enfin qu'il existe un raisonnement similaire dans la théorie perelmanienne de la gestion publique des notions confuses et on assumera la responsabilité d'une démarche qui abonde dans le sens de la position défendue par Patrick Charaudeau (2010 : 198) en ces termes : « Dans l'effort qui est le mien de trouver des notions communes à plusieurs disciplines, je fais cavalièrement l'impasse sur des distinctions plus fines qui montreraient au bout du compte qu'il y a plus de différences que de similitudes » ; en effet, l'interdisciplinarité implique que l'on « accepte certaines simplifications (et non déformations) pour établir des ponts entre les disciplines » et adopter un angle d'attaque heuristique impliquant que l'on renonce à considérer les postures monodisciplinaire et interdisciplinaire en termes normatifs. Chaïm Perelman (1945) ne recourt pas à la notion d'air de famille, mais le référent de ce concept sous-tend l'ensemble de l'argumentaire qu'il consacre à une notion floue ou « polythétique » dans les termes de Raymond Boudon (1995), la notion de justice. Le philosophe du droit (Perelman, 1945 : 15) commence par affirmer que « vouloir énumérer tous les sens possibles de la notion de justice » est tout simplement impossible et se contente donc, pour les besoins de la démonstration, d'en recenser six conceptions qu'il présente d'emblée comme « inconciliables » : « 1. À chacun la même chose ; 2. À chacun selon ses mérites ; 3. À chacun selon ses œuvres ; 4. À chacun selon ses besoins ; 5. À chacun selon son rang ; 6. À chacun selon ce que la loi lui attribue ». L'enjeu de sa démarche n'est pas d'en choisir une et de la présenter comme « la seule admissible, la seule vraie, la seule réellement et profondément juste », ce qui serait contraire à la recherche d'« accord des esprits » (*ibid.* : 21), mais de chercher ce qu'il pourrait y avoir de commun entre ces conceptions et qui permettrait de ce fait de résoudre le dissensus et de contribuer à la régulation des institutions juridiques de l'État. Les traits distinctifs communs qu'il cherche à découvrir n'« annihilent pas le désaccord », ils devraient permettre de maintenir les divergences fondamentales (*ibid.* : 23) ; le caractère indéterminé de la notion est précisément la condition de possibilité de la coexistence de traits compatibles et incompatibles. Bref, c'est à l'air de famille qui crée un espace de négociation et « établit des ponts » entre des conceptions par ailleurs incompatibles que l'on doit la possibilité de résoudre partiellement le dissensus de façon à le rendre viable et à accéder à un accord sans lequel il ne pourrait y avoir de société. Ce qu'il y a donc de commun entre les représentants des sciences du langage, le sociologue Raymond Boudon et le philosophe Chaïm Perelman, c'est l'argument suivant : l'observation des

interactions entre le noyau dur et la périphérie, le transitif et l'intransitif, la précision et le flou, le compatible et l'incompatible, l'interne et l'externe est une des conditions de possibilité de l'exploration de la complexité des objets de chaque discipline.

L'interdisciplinarité focalisée ou comment résoudre la question d'un impensé

Les sciences du langage doivent aux linguistiques énonciatives, et tout particulièrement aux travaux d'Émile Benveniste, la théorisation de la subjectivité dans le langage. Cette contribution majeure permet entre autres profits de penser et de problématiser la prise en charge par le sujet d'énonciation de vérités référentielles dont il se doit de garantir l'exactitude. La plupart des travaux de recherche présentent ce type de responsabilité comme un joug et s'emploient de préférence à recenser, décrire et analyser les stratégies de l'effacement énonciatif qui relèguent la présence de l'énonciateur dans l'implicite. L'intégration de la notion de « prise en charge » est un premier jalon de la conceptualisation d'une éthique du discours. Elle témoigne du fait que le langage est non seulement perçu aujourd'hui comme un mode de diffusion d'informations, mais aussi comme un mode de prise de position, d'évaluation et d'action. Cependant, il reste un impensé dans la majorité des sciences du langage : la prise en charge du juste et du bien et de leurs contraires, soit de valeurs autres que la vérité auxquelles réfère nécessairement tout locuteur, et notre compétence rhétorique en matière de justification rationnelle de nos prises de position éthiques. Nous ne prenons pas uniquement la parole pour montrer dans quelle mesure nous pouvons garantir la certitude et la véracité de nos dires, mais tout autant pour afficher nos opinions, préciser ce que nous jugeons bon ou mauvais et si nous sommes pour ou contre. À part l'exception que constitue l'ouvrage *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage* où Catherine Kerbrat-Orecchioni (1980) explore et théorise trois des constituants fondamentaux de la subjectivité linguistique : la subjectivité affective, évaluative et axiologique, il n'existe pas en linguistique française de travaux de recherche qui rendent compte de la prise en charge linguistique et discursive de valeurs autres que le vrai⁹. On peut formuler l'hypothèse que cela est dû à un problème scientifique majeur : la rigueur de la construction de l'objet d'une discipline exigerait que les questions d'éthique soient uniquement traitées par ceux qui disposent du cadre théorique et méthodologique adéquat, en l'occurrence les philosophes ; mais si le vrai et le juste, les jugements de réalité et les jugements de valeur, sont également soumis à l'énonciataire par le biais du langage, pourquoi seule la mise

⁹ À propos de la théorisation de cette notion et du fait que seule la prise en charge du vrai est envisagée, voir : *Langue Française*, « La notion de « prise en charge » en linguistique », 162, juin 2009.

en mots du vrai est-elle intégrée dans l'épistémologie des sciences du langage¹⁰? Certes, l'analyse du discours réfère aux valeurs mais, dans le cadre des genres dont elles font partie, affirment des chercheurs comme Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau, de contraintes imposées aux locuteurs de l'extérieur. Si le choix du genre est autonome, le système de valeurs qui lui est inhérent est en fait imposé à un énonciateur, majoritairement présenté comme un locuteur dominé¹¹ par les lois doxiques du discours. Le chercheur en sciences du langage qui souhaite penser l'identité du sujet en termes d'autonomie, même relative, et problématiser les actes de parole qui ont l'argumentation de prises de position pour enjeu, se trouve donc confronté à quelques exceptions près à un impensé épistémologique. La méfiance rationaliste envers tout ce qui ressemble de près ou de loin à un jugement de valeur conduit à mettre cette fonction du discours sous silence. On peut certes exclure l'objet de cet impensé du champ disciplinaire des sciences du langage et arborer une éthique de conviction qui se refuse de déroger à ses principes, mais on peut aussi préférer une éthique de responsabilité, consciente des risques encourus et aller chercher hors des frontières de son champ des concepts et des prises de position permettant d'affronter cet impensé. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes tournés vers la nouvelle rhétorique perelmanienne et nous avons rejoint le camp des chercheurs qui pratiquent une « interdisciplinarité focalisée »¹². En effet, cette conception de l'argumentation rhétorique permet de penser la prise de position, la décision et l'aspiration à obtenir l'adhésion de l'autre en d'autres termes que la conception ducrotienne de l'« argumentation linguistique »¹³. Il s'agit d'une logique des valeurs et du préférable, d'une éthique du discours qui insiste sur le caractère indissociable du jugement de fait et du jugement de valeur, sur leur complémentarité et leur interdépendance. Une théorisation de l'argumentation du type de celle mise en œuvre par la nouvelle rhétorique perelmanienne permet donc au chercheur, analyste du discours, de revisiter sa conception du sujet discursif assujéti¹⁴, de l'amender et de percevoir qu'il existe aux côtés d'une rationalité discursive théorique, vériconditionnelle et en interaction avec elle, une rationalité pratique axiologique. La notion de logique des valeurs et l'axiome de l'interdépendance du vrai et du juste ne peuvent être intégrés tels

¹⁰ C. Plantin (2002 : 599), auteur de l'entrée « Valeur » du *Dictionnaire d'analyse du discours*, remarque ainsi que « l'aspiration à un langage non biaisé, c'est-à-dire à l'élimination complète des jugements de valeur (subjectifs, émotionnels, orientés) au profit des seuls jugements de fait, ne pourrait être satisfaite qu'en renonçant au langage naturel pour une langue formelle ou angélique ».

¹¹ Voir les références de la note 5.

¹² Voir notamment les travaux de R. Koren (2007 ; 2008).

¹³ Dans *L'argumentation aujourd'hui*, O. Ducrot (2004 : 17-34) fait une distinction entre « argumentation rhétorique » et « argumentation linguistique ».

¹⁴ Contrairement au sujet du discours, le sujet de l'argumentation ne voit son autonomie relativisée que par la nécessité de faire valider la rationalité de ses dires par l'auditoire. C'est de celui-ci que dépend la légitimation de ses dires, procédure où la justification des décisions et de leur activation joue un rôle central. Sa liberté est étroitement liée à l'acte d'assumer la responsabilité de ses jugements de vérité comme celle de ses jugements de valeur.

quels dans l'analyse du discours ; c'est au cœur des mises en mots que l'analyste du discours se doit d'observer les procédures verbales de l'évaluation et du jugement, de l'interaction entre la fonction de représentation et celle de prise de position évaluative subjective, mais c'est dans l'ordre des choses puisqu'il n'est pas question de renoncer au cadre disciplinaire de départ, mais de pratiquer une ouverture « dans son orthodoxie » (Charaudeau, 2010 : 218) tout en veillant à ne pas déstabiliser les fondements théoriques et méthodologiques disciplinaires.

Conclusion

On ne peut que se féliciter du fait que des chercheurs en sciences du langage comme Josiane Boutet, Dominique Maingueneau, Patrick Charaudeau et Catherine Kerbrat-Orechioni aillent jusqu'à reconnaître le caractère subjectif du choix des disciplines et des notions qui les inspirent. Ce faisant, ils ne diminuent pas la rationalité de leurs dires puisque leurs décisions qualifiées de « subjectives » sont justifiées par un argumentaire scientifique explicite, mais aussi parce qu'ils pratiquent, si nécessaire, l'autocritique soit la problématisation des choix épistémologiques des disciplines qu'ils représentent. La *doxa* dominante voudrait que le chercheur ne déroge pas aux impératifs de la description objective spéculaire qui ne ferait pas écran entre les mots et les choses. Cependant, il y a ici du jeu entre une éthique de conviction qui intime de rester fidèle sans faiblir aux grands principes et une éthique de responsabilité où le chercheur est prêt à assumer les risques du métier et les conséquences de ses prises de position et de ses choix. À quand, cependant, l'énonciation explicite de jugements de valeur parfois inévitables : la subjectivité axiologique, l'évaluation ne sont-elles pas un élément constitutif du système du langage et du discours ? Aux dires des chercheurs auxquels nous nous sommes référés, ce dont il s'agit ici, c'est de l'acte d'assumer des choix qui ont des affinités intellectuelles et/ou des savoirs pour enjeu, mais qualifier la décision de ne pas franchir les frontières de sa discipline d'enfermement monodisciplinaire « dogmatique » ou défendre la nécessité de l'ouverture, le droit d'accorder une égale attention au périphérique, à l'imprécision d'un air de famille, à l'externe et à la centralité, à l'interne, à la catégorisation claire et nette, n'est-ce pas introduire le normatif au cœur du descriptif ? Le chercheur ne démontre-t-il pas ainsi, à son corps défendant, que le discours scientifique ne peut extraire la « logique du préférable » de sa propre structure ?

Références

- Boutet J., Maingueneau M., 2005a, « Présentation », *Langage & Société*, 114, pp. 9-13.
— 2005b, « Sociolinguistique et analyse de discours : façons de dire, façons de faire », *Langage & Société*, 114, pp. 15-47.

- Chaput M., 2008, « Analyser la discussion politique en ligne. De l'idéal délibératif à la reconstruction des pratiques argumentatives », *Réseaux*, 150, pp. 83-106.
- Charaudeau P., 2010, « Pour une interdisciplinarité « focalisée » dans les sciences humaines et sociales », *Questions de communication*, 10, pp. 195-222.
- Ducrot O., 2004, « Argumentation rhétorique et argumentation linguistique », pp. 17-34, in : Doury M., Moirand S., dirs, *L'argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Fairclough N., 1994, « Conversationalization of Public Discourse and the Authority of the Consumer », pp. 253-268, in : Keat R., Whiteley N., Abercrombie N., eds, *The Authority of the Consumer*, New York, Routledge.
- Flichy P., 2004, « L'individualisme connecté entre la technique numérique et la société », *Réseaux*, 124, pp. 17-51.
- Kerbrat-Orecchioni C., 1980, *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin.
- 2005, *Le discours en interaction*, Paris, A. Colin.
- Koren R., 2008, « Pour une éthique du discours : prise de position et rationalité axiologique », *Argumentation et Analyse du Discours*, 1. Accès : <http://aad.revues.org/index263.html>. Consulté le 18/07/10.
- 2008a, « L'analyse du discours au prisme d'un questionnement éthique », *Filologia e Lingüística Portuguesa*, 9, pp. 251-278.
- Langage & Société*, 2005, « Approches interdisciplinaires des pratiques langagières et discursives », 114.
- Perelman C., 1945, *De la Justice*, Bruxelles, Office de Publicité, Université libre de Bruxelles.
- Perelman C., Olbrechts-Tyteca L., 1983, *Le traité de l'argumentation La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles.
- Plantin C., 2002, « Valeur », pp. 598-600, in : Charaudeau P., Maingueneau D., dirs, *Dictionnaire de l'analyse du discours*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Réseaux*, 2008, « Parler politique en ligne », 150.
- Rosanvallon P., 2006, *La contre-démocratie, La politique à l'âge de la défiance*, Paris, Éd. Le Seuil.